

GASTON ROUTIER.

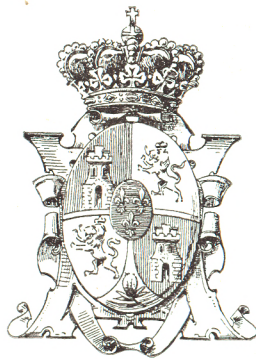
DEUX MOIS

en Andalousie

ET

à Madrid

AVEC GRAVURES HORS TEXTE.



PARIS

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

1894

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Amour de Marguerite, roman contemporain, par M. GASTON
ROUTIER — Un volume in-18, huitième édition... prix : 3 fr. 50.

L'Amour de Marguerite est une œuvre toute printanière, charmante comme son titre même, que M. Gaston Routier nous donne aujourd'hui chez l'éditeur Le Soudier, à Paris. Dans un style élégant et alerte, M. Gaston Routier nous dépeint deux types du caractère féminin, si complexe et si difficile à saisir; l'action très mouvementée se déroule dans un cadre mondain, au centre de la plaine fertile de la Limagne, et la peinture des sites et des individus est d'une merveilleuse exactitude. Ce roman des plus intéressants, dont M. Alfred Mézières, de l'Académie française, a accepté la dédicace, a le double don de passionner la masse des lecteurs et de charmer les délicats de style et de sentiments. *L'Amour de Marguerite* est appelé à un succès très vif et très mérité.

Extrait du journal LE MATIN, du 22 Juillet 1894.

Guillaume II à Londres et l'Union franco-russe, par M. GASTON
ROUTIER. — Un volume in-18, sixième édition..... prix : 3 fr. 50.

Guillaume II à Londres et l'Union franco-russe. — Tel est le titre d'un très intéressant ouvrage, tout d'actualité, que publie chez Le Soudier, à Paris, notre distingué confrère, M. Gaston Routier. Dans ce livre, qui ne peut manquer d'exciter une vive curiosité et qui sera plus tard un document précieux pour l'histoire de notre époque, M. Gaston Routier nous conte le voyage théâtral de l'empereur d'Allemagne à Londres et la genèse de l'alliance franco-russe si solennellement affirmée, au milieu de l'enthousiasme des deux nations, à Cronstadt et à Toulon. Ces pages, qui dénotent une grande connaissance de la politique européenne, sont pleines de bon sens, de clairvoyance et de patriotisme; tous les Français voudront les lire.

Extrait de LA FRANCE, du 21 février 1894.

La Question sociale et l'Opinion du pays, (*l'enquête du Figaro*)
par M. GASTON ROUTIER. — Un volume in-18..... prix : 2 fr. 50.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Le Mexique, avec une préface de Ignacio Altamirano, consul général du Mexique à Paris, et une *carte du Mexique*, dressée par les soins de la Société de géographie de Lille, d'après les derniers documents officiels. Quatrième mille. — Un volume in-18..... prix : 3 fr.

L'Histoire du Mexique, (des origines jusqu'à nos jours). — Un volume in-18..... prix : 3 fr. 50

SOUS PRESSE

Berlin et les Berlinoïis, un volume in-18..... prix : 3 fr. 50.

Le marquis de Tournouël, roman contemporain. — Un volume in-18..... prix : 3 fr. 50.

Pourquoi le divorce? comédie en 3 actes.

Estanislao Rodriguez

17.500
T=183
T=480

19.100

A-1376



2
43100

DEUX MOIS
EN ANDALOUSIE
ET
A MADRID

*Tous droits de traduction et de reproduction pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège, réservés par l'auteur.*



S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE.

GASTON ROUTIER.

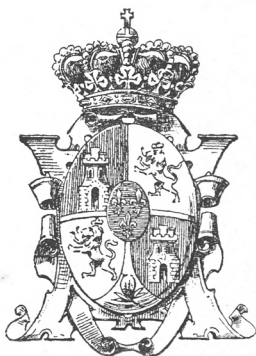
DEUX MOIS

en Andalousie

ET

à Madrid

AVEC GRAVURES HORS TEXTE.



PARIS

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

1894

A SON EXCELLENCE

LE PRINCE F. DE LÉON Y CASTILLO,

AMBASSADEUR DE S. M. CATHOLIQUE.

Très respectueux hommage d'un écrivain français, qui garde toujours
en son cœur l'agréable souvenir des jours trop courts
passés sur la terre espagnole,

GASTON ROUTIER,

Chevalier de l'Ordre royal de Charles III d'Espagne.

DEUX MOIS
EN ANDALOUSIE
ET
A MADRID.

I.

DE PARIS A IRUN.

J'ai fait pour me rendre en Espagne un grand détour. Désireux d'embrasser au passage mon grand-père, qui habite ses propriétés près de Castres, je me suis rendu de Paris à Albi et d'Albi à Castres ; de Castres, je suis allé à Toulouse, d'où, après y avoir passé la nuit, je suis reparti à neuf heures du matin pour Bayonne et Hendaye.

Je ne regrette nullement d'ailleurs, à aucun point de vue, d'avoir fait quelques heures de plus de chemin de fer. La ligne de Toulouse à Bayonne traverse le plus admirable pays qu'on peut rêver. Des plaines fertiles d'abord, qui peu à peu s'élèvent en monticules couverts d'arbres et de gazon, annonçant qu'on s'approche des Pyrénées.

Septembre touchait à son dernier jour : lorsque j'atteignis vers midi les premiers contreforts des Pyrénées, un soleil radieux inondait de sa chaude lumière la verdoyante campagne. Des trains bondés de voyageurs et d'où montaient vers le ciel d'azur des chants religieux, des

Note de l'auteur. — Chargé par le *Figaro* et l'*Agence Dalsiel* d'assister à toutes les fêtes qui ont eu lieu en Espagne à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique et du voyage de Leurs Majestés portugaises à Madrid, j'ai eu l'honneur de représenter, en qualité de Délégué, la Société de Géographie de Lille au Congrès des Américanistes de Huelva. Je tiens à déclarer ici combien j'ai été sensible à cette marque d'estime de la part de mes honorables collègues de la Société de Lille et je les en remercie bien sincèrement.

cantiques sacrés, m'avertissaient que nous approchions du pèlerinage par excellence, de Lourdes. Quel ravissant endroit que celui choisi par la Vierge Marie pour apparaître à une petite paysanne ! Quel site charmant ! De mon wagon, j'aperçois l'église immense élevée à côté et au-dessus de la grotte miraculeuse. Et tout autour, ce sont des prairies d'un vert émeraude ; à gauche, les toits rouges et gris des maisons de la ville s'enfuient ; à droite, des villas grimpent et s'installent de ci de là sur les petites collines qui ceignent Lourdes. Et derrière ces collines riantes se dressent les masses sombres aux teintes bleuâtres, rougeâtres, gris perle et orange, selon les caprices des rayons du soleil et des ombres, des contreforts des Pyrénées. Et plus loin encore, là-bas, voici des cimes couvertes de neiges qui, véritables miroirs de glace, éblouissant la vue, semblent vouloir percer les cieux bleus de leurs arêtes et de leurs dentelures. Parfois un nuage d'un gris de plomb dérobe aux regards du voyageur, emporté par la locomotive, ces cimes étincelantes qui forment le fond d'un panorama enchanteur.

Durant tout le trajet, d'ailleurs, c'est un perpétuel ravissement pour les yeux. Quoi de plus pittoresque et de plus gracieux que les environs de Pau, d'Orthez, de Bayonne ? Sur le versant français des Pyrénées, tout respire la gaieté, la richesse, le bien-être. C'est d'une impression douce, rafraîchissante au moral et au physique, si je puis m'exprimer ainsi !

Nous arrivons à Bayonne à cinq heures et demie environ : il faut changer de train pour Hendaye. Nous traversons l'Adour sur un pont de 268 mètres en treillis de fer : la ville de Bayonne, le port du Boucan, l'embouchure de l'Adour apparaissent à nos yeux. Mais nous ne jouissons pas longtemps de ce spectacle. Il faut franchir le tunnel creusé sous le faubourg de Mousserolles ; enfin nous voici rendus à la lumière ! Un nouveau pont en fer sur la Nive est vite passé ; quelques minutes plus tard, nous apercevons Biarritz.

Le crépuscule commence quand nous passons à St-Jean-de-Luz et quand notre train s'arrête cinq minutes à Hendaye, après avoir traversé un long tunnel, il fait déjà bien sombre. Nous repartons et nous allons sortir de France. Le train passe la Bidassoa sur un beau pont international en pierre : c'est la limite des deux pays. Nous sommes à deux kilomètres et demi d'Irun, nous sommes en Espagne.

II

UNE NUIT A IRUN.

Mes premières impressions en posant le pied sur le sol de l'antique Ibérie ne furent point — il faut bien l'avouer sans détour — tout à fait agréables.

— A qui faut-il remettre mon billet ?

— A moi, me répond le préposé en casquette ; mais d'abord, passez la visite sanitaire.

Bon ! nous sommes en France accusés d'avoir le choléra et de mourir comme des mouches : je ne m'en doutais guère. Enfin, pas d'explications ! Je tâche de me rendre au bureau où l'on passe la visite sanitaire.

J'avise une porte devant laquelle stationne un *guardia civil*, fusil au bras. Pas ici, circulez ! c'est ce que je crois comprendre en entendant grogner le militaire. J'avise un employé en blouse bleue et lui donne une pièce de vingt sous ; il me comprend aussitôt, bien que je n'aie formulé aucune demande : s'emparer de mes bagages et s'enfuir avec force gestes vers le côté opposé de la gare est, pour mon individu, l'affaire d'une seconde. Je me précipite à sa poursuite, très inquiet sur le sort de mes valises. Nous arrivons à un endroit où, à la lueur de trois lanternes à pétrole accrochées au mur, j'aperçois confusément quelques *guardias civiles* (ce sont les gendarmes de l'Espagne) en train de faire ranger à la queue leu-leu tous les voyageurs descendus du train en même temps que moi. Ces gendarmes sont gens aimables. Moyennant quelques pesetas donnés à l'employé chargé de mes bagages, on m'introduit presque aussitôt dans la salle de visite. Là, à une table, sont assis deux messieurs aux casquettes brodées d'or ; ce sont les médecins inspecteurs. L'un d'eux gracieusement m'interroge : je lui dis qui je suis, où je vais. Il me répond : c'est parfait ! Son vis-à-vis me griffonne un bout de papier et me prie de passer devant le guichet

qui est dans la même pièce près de la porte. Derrière la barrière en bois sont deux secrétaires qui me délivrent un certificat de santé, qu'ils me prient de porter dans les huit jours de mon arrivée à Madrid, à la municipalité de la ville. Je donne le nom de mon hôtel à Madrid.

Les formalités ne sont pas finies : il faut maintenant que j'aie faire visiter mes bagages. Les douaniers espagnols ne sont pas méchants, eux non plus. L'employé, qui porte mes bagages, parlemente avec eux : on n'ouvrira pas mes valises ; mais, comme j'ai dans ma sacoche une bouteille avec de l'eau pour me rafraîchir en wagon, on me la saisit séance tenante. Un douanier très grave me dit en espagnol : « C'est de l'eau de Lourdes, n'est-ce pas ? » Croyant qu'on va me rendre de suite ma bouteille, je réponds : oui !

Là-dessus, mon douanier, de plus en plus grave, me répond qu'une ordonnance formelle défend de laisser pénétrer en Espagne de l'eau de France, l'eau étant le véhicule ordinaire du choléra ; mais qu'il sait fort bien que l'eau de Lourdes est miraculeuse et sainte et qu'elle ne peut qu'attirer des bénédictions sur la tête de ceux qui la boivent. Pour ne pas la répandre sur le sol et commettre un sacrilège, il ne voit pas d'autres moyens de tourner la difficulté que de la boire. Il retire aussitôt sa casquette, me salue et me remercie, empoigne la bouteille et, à même le goulot, la vide d'un trait à mes yeux étonnés.

Maintenant je puis me diriger vers la sortie. Je demande à l'homme chargé de mes valises l'heure du prochain départ pour Madrid. Demain, à onze heures et demie ! Pour le coup, les bras me tombent. Comment, le train nous amène à sept heures et demie à Irun et il faut attendre le lendemain pour continuer notre route sur Madrid ! C'est violent. Je vais interviewer le chef de gare. Il me répond que c'est ainsi parce que ça n'est pas autrement. Le seul rapide pour Madrid part d'Irun à onze heures trente-cinq ou vers midi ; il faut attendre cette heure-là. Me voilà forcé de coucher à Irun.

Mon employé veut bien pour deux pesetas (deux francs) me porter mes valises au plus prochain hôtel : la gare d'Irun est dépourvue le soir de véhicules et il me faut faire huit cents mètres à pied avant d'arriver à une *funda* de premier ordre, qui ressemble à une gargote de trentième ordre de n'importe quel village de Gascogne. Il fait nuit noire et il faut que mon homme crie fort et longtemps pour qu'on ouvre la porte. Un voyageur ! Cela fait un effet extraordinaire. La propriétaire en pantoufles et quatre servantes plus laides et plus sales les unes que les autres accourent pour me contempler. Je pénètre dans

un vestibule où règnent des tas d'immondices et de vieux papiers et chiffons ; je grimpe un escalier en bois que jamais on n'a essayé de cirer, voire de balayer ! On me donne au premier la plus belle chambre, une cellule de trois mètres de long sur deux de large, aux murs blanchis à la chaux, aux carreaux déteints, où un lit en fer et une table boîteuse portant une cuvette forment, avec deux chaises dont la paille est à peu près absente, l'unique mobilier.

La patronne, après m'avoir installé, me demande, dans un français douteux, si je ne veux pas dîner. Je réponds que si et que c'est même une condition *sine qua non* que j'entends lui imposer. La dame me dit alors de venir dans la salle à manger où l'on va me servir.

Mais passons vite : à vouloir décrire ce qu'on mange en Espagne ou plutôt ce qu'on n'y mange pas, je perdrais mon temps et vous ferai perdre le vôtre, amis lecteurs. Laissez-moi vous dire seulement qu'après un repas, où je ne pus avaler les boules de farine humide et pas cuite, qu'on appelle là-bas du pain, ni réussir à couper un bifteck sur lequel mon couteau menaçait de se briser, je dus m'allonger dans un lit plus dur que les banquettes des wagons que je venais de quitter, et où nombre de petites bêtes peu agréables vinrent me tenir compagnie, tandis que le vent hurlait à travers les persiennes et sifflait en passant dans les interstices de ma fenêtre.

Ma première nuit d'Espagne ne fut certes pas assez pleine de charmes pour m'empêcher, à l'aube, de sauter à bas du lit et de me vêtir. Je résolus aussitôt d'aller visiter les environs ; voir Irun et Fontarabie, puisque j'étais condamné à passer une matinée dans cet endroit, était encore le meilleur moyen de passer son temps. Mais sortir d'une funda espagnole avant sept heures du matin est impossible ; les portes étaient fermées et je dus attendre que le bon plaisir des *maritornes* du lieu me les ouvrît.
